



Quand *le substantif n'est rien et l'adjectif est tout...* Inversions et détournements dans l'écriture philosophique de Diderot

Stéphane Pujol



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4812>

DOI : 10.4000/rde.4812

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 9-24

ISBN : 978-2-9520898-4-5

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Stéphane Pujol, « Quand *le substantif n'est rien et l'adjectif est tout...* Inversions et détournements dans l'écriture philosophique de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 05 novembre 2011, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4812> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4812>

Stéphane PUJOL

Quand le substantif n'est rien et l'adjectif est tout...

Inversions et détournements dans l'écriture philosophique de Diderot

Considérant le premier objet de la *Lettre sur les sourds et muets* tel qu'il est présenté par Diderot lui-même au début de l'ouvrage, à savoir « la matière des inversions », la plupart des commentateurs ont insisté sur son caractère contingent ou circonstanciel. Il s'agirait pour notre auteur de se saisir d'un thème à la mode chez les grammairiens et les historiens de l'art comme d'un prétexte pour parler de choses autrement plus sérieuses et plus essentielles. On peut néanmoins interroger le sens de cette ouverture et les perspectives qu'elle dessine, afin de comprendre la nature et les conséquences du *détour* dans la démarche philosophique de Diderot et son statut épistémique. Le thème des inversions permet en effet de mettre en scène ce qu'on pourrait appeler la logique du « labyrinthe »¹. L'ancien débat métaphysico-poétique sur les inversions peut apparaître comme une feinte ou un détour, mais à condition d'ajouter qu'il s'agit d'un détour signifiant.

Notre propos est de prendre à la lettre le projet de Diderot, en considérant l'inversion à la fois comme un sujet sérieux et comme un prétexte. La singularité (et la complexité) de la *Lettre sur les sourds et muets* tient d'abord au fait qu'elle est travaillée de bout en bout par cette question. Sans jamais cesser d'être un exercice rhétorique, l'inversion est d'abord un problème métaphysique. Nous essaierons de montrer qu'elle peut également être comprise comme une métaphore de la réflexion philosophique. Avec Diderot, le détour est aussi une forme de détournement,

1. Diderot s'adresse ainsi à Batteux au moment de conclure sa Lettre : « si je vous arrête encore un moment à la sortie du *labyrinthe* où je vous ai promené, c'est pour vous en rappeler en peu de mots les *détours* » (*Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent avec des additions*, présentation par Marian Hobson et Simon Harvey, G-F Flammarion, 2000, p. 132) ; nous soulignons.

et l'inversion dont il est question ici pourrait bien être aussi un renversement de la façon commune de penser.

L'inversion, un sujet métaphysique

La critique des abstractions et des essences

En se saisissant d'un sujet qui agite aussi bien les théoriciens de l'art que les grammairiens depuis plusieurs générations, l'auteur de la *Lettre sur les sourds et muets* n'entend pas simplement répéter autrement ce qui a déjà été dit sur « la matière des inversions » – bien qu'il faille admettre que nombre des ses analyses rejoignent celles de ses prédécesseurs immédiats, et notamment celle de l'abbé Batteux lui-même dont Diderot se présente pourtant comme le contempteur. Le problème de l'inversion repose tout entier sur une antinomie entre un ordre naturel de la pensée et un ordre d'institution de la langue. Pour en comprendre les enjeux, il faut se rappeler deux débats sous-jacents : l'un, à caractère philosophique, concerne l'origine de la langue et de la pensée, et il a pris une orientation radicalement nouvelle avec le développement du sensualisme à travers la réflexion de Locke et de Condillac ; l'autre relève plus proprement de la linguistique et de la grammaire.

Pour les grammairiens, il s'agit d'identifier, d'une part l'ordre des mots de la langue française et celui des langues anciennes, d'autre part l'ordre qui convient le mieux à la poésie et à la langue abstraite. Pour les philosophes, la question est surtout de comprendre, d'une part la forme originelle de la langue et de la pensée et leur évolution respective, d'autre part, si cette forme originelle permet de déduire un modèle de langue universelle. En réalité, une telle séparation entre les deux champs du savoir n'est rien moins qu'arbitraire. Il suffit de lire les travaux de ceux qu'on a appelés les « grammairiens philosophes » pour comprendre que les deux questions sont liées².

Le reproche que Diderot fait précisément à Batteux est d'avoir traité l'inversion d'un point de vue strictement rhétorique³. Pour Diderot en effet, le sujet est autant de nature métaphysique que poétique⁴ : si l'on

2. Pour une approche globale de cette question, nous renvoyons au livre incontournable d'Ulrich Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières. Controverse sur l'ordre naturel et la clarté du français*, Publications de l'Université de Lille III, Villeneuve d'Ascq, 1978.

3. Précisons que, contrairement à ce que la suite de la *Lettre* laisse entendre, Diderot, dans toute cette première partie, s'en prend moins à l'auteur des *Beaux-Arts réduits à un même principe* (1746) qu'à celui des *Lettres sur la phrase française comparée avec la phrase latine* (1748).

4. Nous entendons ici par métaphysique le sens que lui donne Diderot dans l'article MÉTAPHYSIQUE de l'*Encyclopédie* : « c'est la science de la raison des choses ». Il ne s'agit donc pas de la métaphysique traditionnelle, d'un ordre des choses absolu et unique.

veut « bien traiter la matière des inversions », il faut reprendre les choses en amont, c'est pourquoi le schéma explicatif qui se dessine au début de la *Lettre* est généalogique. Penser l'inversion exige que l'on renverse l'ordre des phénomènes et la manière ordinaire de raisonner. Fidèle au modèle proposé par Condillac, Diderot commence par considérer la perception : 1) des objets sensibles, 2) de ceux qui réunissent plusieurs qualités sensibles (les *individus*, par indifférenciation). Cette perception amène la distinction : 3) des différentes qualités sensibles (les *adjectifs*, par sélection), 4) de quelque chose de commun à tous ces individus (les concepts et les *substantifs*, par abstraction et généralisation).

Rappelons que la rédaction de la *Lettre sur les sourds et muets* est contemporaine de la publication du premier tome de l'*Encyclopédie*⁵. L'ordre reconstitué par Diderot au début de cette lettre est conforme à celui qui avait déjà été proposé par les auteurs de l'*Encyclopédie* dans le DISCOURS PRÉLIMINAIRE :

[...] l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit : après les individus, on a nommé les qualités sensibles, qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, & sont communes à plusieurs : peu à peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits, dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes que les enfants sont si longtemps à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de temps à trouver⁶.

Dans la *Lettre sur les sourds et muets*, la démarche empiriste de Diderot va s'inscrire en faux contre une sorte de réalisme des essences. Avec la production des substantifs et des idées abstraites, « on s'est accoutumé à croire que ces noms représentaient des êtres réels ». Le coup de force de Diderot est de rappeler une étymologie qui s'est fait oublier avec l'usage et qui indexe une catégorie linguistique, le *substantif*, à une catégorie métaphysique, la *substance* :

On a regardé les qualités sensibles comme de simples accidents ; et l'on s'est imaginé que l'adjectif était réellement subordonné au substantif, quoique le substantif ne soit proprement rien, et que l'*adjectif soit tout*⁷.

Catégorique et péremptoire (*rien.../tout...*), la formule de Diderot prend l'allure d'une provocation et permet de mesurer la différence qui le

5. Rappelons que le tome I de l'*Encyclopédie* paraît le 28 juin 1751.

6. *Enc.*, I, X.

7. *Lettre sur les sourds et muets*, in *Lettre sur les aveugles. Lettre sur les sourds et muets*, *op. cit.*, p. 92.

sépare de ses prédécesseurs. Il faut sans doute comprendre cette affirmation comme un programme de lecture. En valorisant « l'accident » contre la « substance », c'est-à-dire la qualité sensible contre l'abstraction, Diderot dévoile ici une partie de sa poétique ; mais le débat se situe d'abord sur le terrain philosophique : en renversant une première fois la perspective commune et en donnant la prééminence à l'adjectif, la *Lettre* manifeste un refus de l'ordre des essences, qui prendra bientôt la forme d'une critique (nominaliste) de « tous les êtres généraux et métaphysiques » inventés par la philosophie péripatéticienne⁸. Si l'on dépouille la substance de tous ses « accidents », il ne reste qu'un concept vide : « qu'on vous demande ce que c'est qu'un corps, vous répondrez que c'est une *substance étendue, impénétrable, figurée et mobile*. Mais ôtez de cette définition tous les adjectifs, que restera-t-il pour cet être imaginaire que vous appelez *substance* ? »⁹. En se fondant sur ce qu'il affirme être l'ordre des perceptions, Diderot inverse l'ordre des qualités sensibles qui sont exprimées par les différents adjectifs. C'est ici qu'apparaît pour la première fois la question de l'inversion. L'ordre des termes dans la langue française fait apparaître une hiérarchie trompeuse, qui part de l'abstrait pour arriver au concret, quand l'ordre naturel des idées impose de procéder en sens contraire :

Car si on examine cette question en elle-même, savoir si l'adjectif doit être placé devant ou après le substantif, on trouvera que nous renversons souvent *l'ordre naturel des idées*¹⁰.

C'est donc à partir d'un postulat théorique erroné que s'est imposée la règle selon laquelle le substantif doit précéder l'adjectif. Comme le remarque Condillac « si nous pouvions remonter à tous les noms primitifs, nous reconnâtrions qu'il n'y a point de substantif abstrait qui ne dérive de quelque adjectif ou de quelque verbe »¹¹. La publication de *l'Essai sur l'origine des connaissances* (1746) de Condillac avait en effet réactualisé un débat très ancien¹². La nouvelle doctrine sensualiste

8. *Ibid.*, éd. citée, p. 93.

9. *Ibid.*, éd. citée, p. 92.

10. *Ibid.*, éd. citée, p. 92 ; nous soulignons. Il semblerait que le mot *idée* soit ici synonyme de *perception*. Sans que la démarche soit explicitée, tout se passe comme si Diderot attribuait à la perception une qualité seconde, analytique, qui la détache du simple registre du sensible.

11. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1749). Nous utilisons l'édition des *Œuvres de Condillac*, tome I, Paris, 1798, p. 373.

12. Ulrich Ricken rappelle que « la supposition d'un ordre des mots émanant de la nature se trouve pour la première fois chez Denys d'Halicarnasse [...]. Le substantif, expression de la substance, devrait se placer avant le verbe ou l'adjectif, expression de l'accident » (*Grammaire et philosophie au siècle des Lumières, op. cit.*, p. 9). On peut

suppose un ordre des mots contraire à la théorie de l'« ordre naturel ». Condillac réfute ainsi la thèse rationaliste qui veut que la place normale du substantif soit avant l'adjectif parce que, selon les catégories de la philosophie aristotélicienne reprise par les thomistes et les scolastiques, la *substance* précède l'*accident*.

La discussion sur l'inversion ne concerne donc pas seulement la question de l'ordre des mots, mais également son rapport avec l'ordre de la pensée. Se développe très tôt l'idée qu'il existe un ordre naturel (*naturalis ordo*) et un ordre artificiel (*ordo artificialis*) dans l'expression des idées. Cette conception, qui prend sa source chez les rhéteurs du iv^e siècle et qui va être développée par la *Grammaire* de Port-Royal, est très différente de celle qui prévaut chez les philosophes des Lumières. Chez les premiers, l'ordre naturel est fondé sur des rapports logiques de catégories générales ; en devenant une matière de l'enseignement scolastique, il se présente comme la véritable image de la pensée. Dans l'esprit des philosophes sensualistes au contraire, s'il existe un ordre de la pensée il ne peut être qu'une construction artificielle qui résulte d'une évolution historique. Les mots sont devenus progressivement les signes « naturels » des idées. La révolution épistémologique que constitue la théorie condillacienne de la connaissance tient au fait qu'elle comprend le développement du langage et de la pensée comme une « interaction réciproque ». C'est ainsi que pour l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, « il ne peut y avoir une hiérarchie de catégories logiques, valable pour tous les hommes et dans tous les temps, tout comme il n'y a pas de principes innés de la pensée »¹³.

Cependant, affirmer comme le fait Diderot, que l'adjectif est premier semble relever du non sens. L'*adjectif* n'est-ce pas, étymologiquement, ce qui s'ajoute au nom ? Comme le remarque Dumarsais dans l'article ADJECTIF de l'*Encyclopédie*, il faut en effet présupposer un nom pour que l'adjectif puisse le qualifier :

ADJECTIF, *terme de Grammaire*. *Adjectif* vient du latin *adjectus*, *ajouté*, parce qu'en effet le nom adjectif est toujours ajouté à un nom substantif qui est ou exprimé ou sous entendu. L'adjectif est un mot qui donne une qualification au substantif ; il en désigne la qualité ou manière d'être. Or comme toute qualité suppose la substance dont elle est qualité, il est évident que tout adjectif suppose un substantif : car il faut être, pour être tel. (*Enc.*, I, 133a)

signaler que ce même Denys d'Halicarnasse a été traduit et commenté par l'abbé Batteux dans son *Traité de l'arrangement des mots*, Paris [édition posthume] 1788.

13. Ulrich Ricken, *op. cit.*, p. 94-95.

Pour Diderot, le point de vue du grammairien renvoie à une conception « réaliste » du langage. La critique qu'il fait de l'idée de substance le conduit donc à considérer que « les adjectifs, représentant pour l'ordinaire les qualités sensibles, sont les premiers dans l'ordre naturel des idées ». Et Diderot ajoute :

Mais pour un philosophe, ou plutôt pour bien des philosophes qui se sont accoutumés à regarder les substantifs abstraits *comme des êtres réels*, ces substantifs marchent les premiers dans l'ordre scientifique, étant, selon leur façon de parler, le support ou le soutien des adjectifs¹⁴.

C'est ce qu'exprimait autrement Condillac en dénonçant la réification des abstractions par les philosophes :

Ainsi les philosophes sont-ils tombés à ce sujet dans une erreur qui a eu de grandes suites : ils ont réalisé toutes leurs abstractions, ou les ont regardées *comme des êtres qui ont une existence réelle*, indépendamment de celle des choses¹⁵.

Diderot proteste ailleurs contre les abstractions qui finissent par dissoudre les qualités des objets :

Les abstractions ? – Il n'y en a point. Il n'y a que [...] des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode. [...] On n'a nulle idée d'un mot abstrait. [...] Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idées. Toute abstraction n'est qu'une combinaison de signes¹⁶.

Dans une perspective moins radicale que celle de Diderot, Dumarsais admet que certains substantifs peuvent être considérés eux-mêmes comme des adjectifs. C'est ce qu'il explique dans l'article ABSTRACTION de l'*Encyclopédie* à propos des noms d'espèce comme le mot *homme* :

On a donné un nom commun à tous les individus qui se ressemblent. Ce nom commun est appelé nom *d'espèce*, parce qu'il convient à chaque individu d'une espèce. *Pierre est homme, Paul est homme ; Alexandre & César étoient hommes*. En ce sens le nom d'espèce n'est qu'un nom adjectif, *comme beau, bon, vrai ; & c'est pour cela qu'il n'a point d'article*. (*Enc.*, I, 45b)

En réalité, lorsque Diderot affirme que l'adjectif est premier, il veut dire que le substantif est *compris* dans l'adjectif, ou, pour le dire

14. *Lettre sur les sourds et muets*, *op. cit.*, p. 92 ; nous soulignons.

15. *Essai sur l'origine des connaissances*, Première partie, section cinquième, éd. citée p. 82 ; nous soulignons.

16. *Le Rêve de D'Alembert*, éd. de Colas Duflo, Paris, G-F Flammarion, 2002, p. 167.

autrement, que le général est dans le particulier¹⁷, ce qui est une façon de rappeler que non seulement la perception sensible de l'objet physique précède la représentation abstraite de cet objet, mais qu'elle la contient potentiellement. Diderot renverse ainsi la manière commune de penser. Sa réflexion sur l'inversion *mime* précise ce renversement de perspective comme pour mieux l'exprimer.

Quand Cicéron pensait en français

Contrairement à la direction que semblait prendre le début de la lettre avec la mise en place d'un schéma généalogique, Diderot ne fige pas le débat dans une opposition entre ordre naturel et ordre d'institution. Il montre au contraire que l'évolution naturelle du langage et de la pensée les mène vers plus d'abstraction. Or « il ne peut y avoir d'inversion dans l'esprit »,¹⁸ ce qui signifie que dans la pensée abstraite, l'ordre des idées et des mots se rejoignent. C'est dans cette perspective qu'il faut situer la discussion sur la primauté du français ou du latin. Là encore, Diderot cherche à se démarquer des *Lettres sur la phrase française comparée avec la phrase latine* de l'abbé Batteux dans lesquelles celui-ci affirme qu'il n'y a pas d'ordre naturel des mots en français, mais au contraire des inversions partout. Diderot défend l'idée contraire, avant de clarifier le débat en distinguant les critères retenus : si le critère est l'ordre didactique des idées, la langue française ne comporte pas d'inversion ; si le critère est l'ordre d'invention des mots et le langage des gestes, alors elle en comporte au contraire beaucoup.

Vis-à-vis de Batteux, Diderot joue donc le *jeu de l'inversion*, mais appliqué cette fois au débat d'idées. L'inversion devient alors une figure de la contradiction, et Diderot s'amuse à renverser littéralement certains des exemples commentés par l'abbé académicien. Diderot ne joue pourtant pas tout seul. Comme souvent dans l'exégèse classique, on voit ainsi plusieurs auteurs se saisir d'un même exemple pour en proposer des lectures divergentes. Ainsi, l'exemple du serpent, utilisée par Diderot dans la *Lettre sur les sourds et muets*, illustre assez bien cet usage. L'image du serpent est empruntée une première fois à Condillac par Batteux¹⁹, lorsqu'il imagine la succession des gestes d'un homme qui veut avertir de la présence d'un serpent :

17. Condillac souligne dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* que « toutes nos premières idées ont été particulières », *op. cit.*, p. 82.

18. *Lettre sur les sourds et muets*, *op. cit.*, p. 112.

19. En réalité, ce qui chez Condillac était un « monstre » (*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Première partie, section seconde, chapitre II, § 22), devient un « serpent » chez Batteux.

Mais si je n'avais que des gestes ou des signes pour me faire entendre, je commencerai par montrer l'objet qu'il faut fuir, et faire ensuite le signe de la fuite. [] l'ordre naturel des mots est donc le *serpent fuyez, ou serpentem fuge* ; par conséquent, l'ordre grammatical est ici contraire à l'ordre naturel ; ainsi il y a réellement inversion dans l'arrangement conforme à la construction grammaticale, et il n'y en a point dans l'arrangement qui y est contraire²⁰.

La chose est interprétée tout autrement par Diderot, qui voit dans l'inversion une marque de la syntaxe latine, à la différence du français dont la construction des mots est conforme à l'ordre des idées. Cependant, lorsqu'il reprend l'exemple du serpent proposée par Batteux, Diderot insiste sur le fait que, « dans une suite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde soit affecté par la même » :

Par exemple, si de ces deux idées contenues dans la phrase *serpentem fuge*, je vous demande quelle est la principale, vous me direz, vous, que c'est le serpent ; mais un autre prétendra que c'est la fuite, et vous aurez tous deux raison. L'homme peureux ne songe qu'au serpent ; mais celui qui craint moins le serpent que ma perte ne songe qu'à ma fuite : l'un s'effraye et l'autre m'avertit²¹.

Dans les *Essais sur les éléments de Philosophie* qu'il publie en 1759, D'Alembert reprend à son tour l'exemple du serpent. Il adopte partiellement le point de vue de Diderot en y ajoutant un développement qui oriente autrement la question de l'inversion. D'Alembert conclut d'abord (comme Diderot) à la relativité des constructions en fonction de la motivation même du sujet, avant de renvoyer les deux systèmes d'inversions dos à dos :

On dit que le serpent doit être présenté d'abord à l'esprit comme l'objet qu'il faut fuir ; c'est ce qui me paraît douteux. Car ne peut-on pas dire aussi, que dans la circonstance dont il est question la fuite est ce qu'on doit énoncer d'abord, en y ajoutant ensuite la raison qui doit y obliger ? Il n'est donc nullement décidé lequel des deux arrangements est le plus naturel, fuyez le serpent, ou le serpent fuyez ; et je pense qu'il en sera à peu près ainsi dans la plupart des cas semblables²².

20. Charles Batteux, *Lettres sur la phrase française comparée avec la phrase latine*, Paris, 1748, p. 13.

21. *Lettre sur les sourds et muets*, op. cit., p. 106.

22. *Essai sur les éléments de philosophie ou sur les principes des connaissances humaines* (1759) ; nous utilisons l'édition procurée par le *Corpus des œuvres de philosophie en langue française*, éd. Fayard, 1986, p. 307.

D'Alembert remarque que « l'une et l'autre manière de s'exprimer serait défectueuse, l'une quant à l'ordre grammatical des mots, l'autre quant à l'ordre des idées ». Il nous faut donc choisir, mais ce choix est présenté sur le mode de la perte et du *sacrifice* :

Il ne resterait plus qu'à choisir entre l'un de ces deux inconvénients inévitables, de sacrifier les qualités oratoires du discours à l'ordre naturel des idées, ou cet ordre aux qualités oratoires du discours. Le premier sacrifice appartient plus au Philosophe, le second à l'Orateur et au Poète²³.

Ainsi, pour D'Alembert, de quelque côté que l'on se tourne la langue est toujours en prise en défaut, et l'inversion semble ici révéler un manque ou une insuffisance²⁴.

La *Lettre sur les sourds et muets* parviendra par d'autres voies vers des conclusions similaires. Mais dans l'intervalle, il arrive à Diderot de pousser le jeu de l'inversion un peu trop loin et d'inverser jusqu'à son propre raisonnement. Son hétérodoxie se dissout alors dans une orthodoxie surprenante qui la met en défaut et en signale les limites. Dans le débat sur la primauté du français, force est d'admettre que Diderot renoue en même temps avec la vieille théorie rationaliste. Pour les grammairiens rationalistes en effet, les mots, en tant qu'ils sont les signes de la pensée, doivent se trouver dans la même suite que les idées. C'est ainsi que dans le contexte de la querelle des Anciens et des modernes, un certain Le Laboureur avait publié en 1667 un ouvrage intitulé *Avantages de la langue française sur la langue latine*. Selon l'auteur, « les Latins pensaient ainsi que nous autres Français. [...] Comme leur tête n'était point faite autrement que la nôtre, il y a grande apparence qu'ils concevaient les choses de la même façon que nous les concevons »²⁵. Pour Le Laboureur, Cicéron a donc pensé en français avant de parler en latin. Au risque de contredire un aspect fondamental du postulat sensualiste selon lequel l'entendement est modifié par les signes, Diderot rejoint Le Laboureur en affirmant que « nous disons les choses en français comme l'esprit est forcé de les considérer en quelque langue qu'on écrive » avant d'ajouter : « Cicéron a pour ainsi dire suivi la syntaxe française, avant que d'obéir à la syntaxe latine »²⁶.

23. *Ibid.*, p. 309.

24. D'Alembert souligne en outre l'hétérogénéité constitutive de la langue métaphysique et de l'expression poétique. Il apparaît décidément impossible d'être à la fois philosophe et poète.

25. Cité par Ulrich Ricken, *op. cit.*, p. 18. Selon Ricken, la date de publication est de 1669, mais le catalogue de la bibliothèque Mazarine indique la date de 1667.

26. *Lettre sur les sourds et muets*, *op. cit.*, p. 113.

La logique du labyrinthe entraîne ainsi Diderot dans certaines impasses, dont la pensée se sort par sauts et par ruptures, plutôt que d'avancer pas à pas vers un but certain. Dans la *Lettre sur les sourds et muets*, le discours marche parfois à rebours comme les animaux de Caucuse, et la figure de l'inversion peut alors devenir celle d'une mise à l'épreuve.

La logique du labyrinthe ou « l'épreuve des inversions »

Expérience des limites et limites de l'expérimentation

En choisissant, pour « bien traiter de l'inversion », de faire parler les muets, Diderot cultive le paradoxe. Par delà l'ironie du propos, l'auteur de la *Lettre sur les sourds et muets* entend montrer qu'on peut appliquer à la philosophie les méthodes de la science expérimentale. Mais tout se passe comme s'il donnait ostensiblement la préférence à l'examen de cas-limites, dans une pratique théorique ou une théorie pratique qui pousse la philosophie vers les marges, au seuil de l'impensable ou de la poésie. Si, avec Diderot, l'imagination reprend tous ses droits, c'est parce qu'elle n'est pas le contraire de la spéculation philosophique, mais sa pointe la plus avancée, son outil le plus audacieux ou le plus radical. Comme le souligne Yvon Belaval à propos des deux *Lettres* dont les titres et les dispositifs expérimentaux se répondent et se complètent, la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, et la *Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, « si le philosophe est l'aveugle clairvoyant, l'artiste est le sourd-muet qui a découvert la limitation du langage »²⁷.

Dans le cas de la *Lettre* de 1751, on peut simplement rappeler la façon dont Diderot utilise des matériaux étrangers pour créer un objet propre, monstrueux et labyrinthique. L'idée de prendre pour exemple des sourds et muets pour philosopher sur le langage n'est pas propre à Diderot. On la rencontre dans les *Beaux-Arts réduits à un même principe* de Batteux ainsi que dans l'*Essai sur l'origine des connaissances* de Condillac. Mais Diderot force la direction empruntée par ces auteurs et instaure un mode de réflexion inédit qui associe l'inversion des mots et des gestes.

Si l'on trouve bien chez Condillac un développement sur les sourds et muets, il s'agit de rendre compte d'une expérience réelle et non d'une reconstitution fantaisiste. À la suite d'un chapitre concernant l'opération « par laquelle nous donnons des signes à nos idées » Condillac insère le

27. Yvon Belaval, in *Œuvres Complètes de Diderot*, Paris, Club français du livre, tome 2, 1969, Préface, p. 517.

récit du sourd et muet de Chartres²⁸. Ce n'est que bien plus loin dans le corps du texte qu'il abordera la question des inversions. Le lien entre les deux thèmes n'existe donc pas dans l'*Essai*, et c'est bien Diderot qui en réalise la *couture*. Ce travail de l'emprunt, qui n'est pas sans rappeler Montaigne, est autant la marque d'une réappropriation que d'un détournement.

Diderot installe ainsi le discours philosophique sur une scène fictive et théâtralise le débat d'idée. Jacques Chouillet a parfaitement montré par ailleurs le peu de crédibilité qu'il faut accorder aux deux expériences rapportées par Diderot dans la *Lettre*. Dans le cas du muet de convention, il remarque que « l'auteur ne se gêne pas pour organiser l'expérience à sa guise en imposant à des muets de convention des schémas grammaticaux préconçus » ; et à propos des sourds et muets de naissance, il relève « le soin que Diderot apporte à souligner le caractère artificiel de son expérience »²⁹. Une telle complaisance dans la mise en scène amène ainsi Jacques Chouillet à s'interroger :

Il faut donc renverser les termes du débat et se demander si l'origine de cette pseudo-enquête sur les sourds et muets ne réside pas dans son tour romanesque, plutôt que dans sa valeur expérimentale ; ou plus précisément si l'allure de chose vue, d'histoire « vraie » ne vient pas à point nommé renforcer la crédibilité d'un reportage qui s'apparente, pour l'essentiel, à la littérature de fiction³⁰.

On peut sans doute voir derrière l'exercice rhétorique quelque chose d'autre : une métaphysique et une poétique, bien sûr, mais également une pratique matérialiste de l'écriture philosophique, au sens où le traitement d'un sujet serait déterminé par sa matière. Comment parler d'un « ordre naturel » sans réfléchir cet ordre par un travail sur le matériau même du texte philosophique et sur son organisation ? La logique du labyrinthe suppose des détours et des impasses, des avancées et des apories. Elle est liée au régime de la conversation, à sa liberté ou son « libertinage ». Mais elle rappelle qu'il s'agit aussi pour Diderot d'écrire comme il pense, dans un souci d'adéquation du *dit* et du *dire*. Comment

28. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Première partie, section quatrième, chap. II, § 13, éd. citée, p. 102-106.

29. *La formation des idées esthétiques de Diderot*, Armand Colin, Paris, 1973. Nous renvoyons à la version dactylographiée de la thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris X – Nanterre, tome I, p. 149.

30. *Ibid.*, p. 172. Mais si Diderot fabrique des expériences de toutes pièces, il n'en cache pas la facticité. Il lui arrive même de les mettre à distance ou de s'en moquer avec un sens de l'humour appuyé comme le signale l'allusion à Aristophane qui vient après le passage où Diderot se bouche les oreilles et joue la surdité. La mise en scène de l'expérience ne va donc pas chez lui sans une forme d'autodérision.

traiter des inversions sinon en inversant l'ordre du discours ? L'écriture philosophique de Diderot implique par ailleurs un aller-retour constant entre l'idée et son expression. Jacques Chouillet a proposé une explication stimulante de cette continuité : « Sans aller jusqu'à dire que la création romanesque est, chez Diderot, l'aliment de la réflexion philosophique, nous pensons que le fond, métaphysique, prend inévitablement chez lui la forme du roman et qu'à leur tout, les images suscitées par la création romanesque acquièrent une vie autonome qui modifie l'orientation de la pensée »³¹.

On peut également penser que la réflexion philosophique de Diderot dans la *Lettre* est à l'image de sa conception de la matière : fondamentalement hétérogène, mais unie par une liaison nécessaire. On trouve chez lui un effort constant pour penser à la fois la partie et le tout et pour admettre les contradictions. La discontinuité de la pensée indique sans doute une pensée du discontinu ; mais ces effets de rupture sont compensés par un travail permanent de l'écriture et de l'esprit pour saisir la totalité. Si la fonction dévolue au tableau à la fin de la *Lettre*, est de dire « la façon dont le multiple se présente sous la forme de l'unité »³², l'écriture philosophique de Diderot exprime peut-être la tentation de *décrire* et de *représenter* en même temps.

Qu'on nous permette donc de croire naïvement que la matière des inversions dans la *Lettre* est le lieu d'une théorie et d'une pratique de la langue. Si l'on peut légitimement qualifier Diderot de « philosophe artiste », ce n'est pas seulement parce qu'il témoigne d'une forme artistique de philosopher, mais parce qu'il montre, en acte, comment l'imagination créatrice et l'expressivité permettent d'interroger le sens commun, de l'inverser ou de le *renverser*.

« L'épreuve des inversions »

Dans la *Lettre* sur les sourds et muets, la révélation de l'emblème poétique et du hiéroglyphe constitue le point culminant du texte, son aboutissement et son inflexion géniale. Or c'est précisément dans la mesure où la réflexion est passée par l'épreuve de l'inversion que cette découverte est rendue possible. À l'antinomie entre ordre naturel et ordre d'institution, entre sensation et abstraction³³, Diderot substitue un conflit nouveau entre l'idée et son expression :

31. *Ibid.*, p. 173.

32. La formule est de Mitia Rioux-Beaulne, dans un article important sur la valeur cognitive de l'image chez Diderot : « Diderot : la dynamique productive de l'esprit », *Archives de philosophie*, printemps 2008, 1, vol. 71, p. 72.

33. Ainsi que le souligne U. Ricken, « le problème essentiel, ce n'est donc pas le conflit entre sensation et pensée abstraite, antinomie dont le sensualisme avait supprimé

La sensation n'a point dans l'âme ce développement successif du discours : et si elle pouvait commander à vingt bouches, chaque bouche disant son mot, toutes les idées [...] seraient rendues à la fois [...]. Mais au défaut de plusieurs bouches, voici ce qu'on a fait : on a attaché plusieurs idées à une seule expression. Si ces expressions énergiques étaient plus fréquentes, au lieu que la langue se traîne sans cesse après l'esprit, la quantité d'idées rendues à la fois pourraient être telle que, la langue allant plus vite que l'esprit, il serait forcé de courir après elle³⁴.

Rappeler, comme le fait Diderot, que « la langue se traîne après l'esprit », c'est aussi mettre à distance une certaine activité de l'entendement qui prétend s'absoudre de la totalité des phénomènes psychiques en méconnaissant du même coup, selon une formule que nous empruntons à Jean-Claude Bourdin, « l'identité d'un être comme ensemble des différenciations constitutives de cet être même » :

Le résultat de l'entendement revient à briser la totalité pour considérer ses parties dans leur indépendance, quitte ensuite à chercher à reconstruire la totalité sous les notions d'union ou de synthèse subjectivement construites, sans parvenir à trouver la synthèse concrète de la totalité primitive³⁵.

On saisit mieux pourquoi Diderot associe la primauté de l'adjectif et le refus de l'abstraction. Sa réflexion sur l'unité de l'esprit met en évidence la complexité de l'appareil psychique qui mêle pensée, émotion et conscience. Diderot déplore une certaine impuissance du langage à rendre présent ce qui se vit simultanément. Comme le dit très justement Élisabeth de Fontenay, la *Lettre sur les sourds et muets* exprime « une certaine douleur du temps qu'il faut prendre, pour dire ce qu'on ressent, l'impatience devant la finitude de nos langues, du langage en général, la révolte contre la linéarité de tout discours... »³⁶.

l'acuité que lui conférait l'interprétation rationaliste, mais la divergence entre la simultanéité des sensations et des idées d'une part, et la linéarité du discours d'autre part », in *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*, op. cit., p. 128.

34. *Lettre sur les sourds et muets*, éd. citée, p. 109.

35. Jean-Claude Bourdin, « Diderot métaphysicien. Le possible, le nécessaire et l'aléatoire », *Archives de philosophie*, printemps 2008, 1, vol. 71, page 17.

36. Élisabeth de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté*, Paris, Grasset, 1981, p. 185. Ce sentiment d'incomplétude du langage et la frustration qu'il engendre, permettent peut-être de comprendre la fonction *polyphonique* que Diderot semble vouloir assigner sans cesse à la langue comme à la pensée. Bien qu'elle se déploie selon une succession linéaire de mots et d'idées, l'écriture particulière qui distingue la lettre ou le dialogue dans leur *polyphonie* énonciative, cherche peut-être à restituer une part de cette totalité et à rendre possible, dans l'ordre de l'entendement, l'expression de ces « mille bouches ».

Mais si toutes les idées étaient rendues à la fois, comme Diderot se plaît à imaginer, « *que deviendrait alors l'inversion*, qui suppose décomposition des mouvements simultanés de l'âme, et multitude d'expression ? »³⁷.

Ainsi que le remarque Yvon Belaval, « le problème de la polyvalence de l'instant spirituel nous ramène au point de départ, l'analyse de l'inversion grammaticale. Nous voyons qu'on ne saurait parler dans l'absolu, d'inversion : comme tout langage structuré, par son incapacité d'une expression totale, doit opérer un choix, celle-ci devient une question de point de vue »³⁸.

Diderot va pourtant dépasser la contradiction qu'il avait lui-même indiquée entre l'idée et son expression, en déclarant que *l'ordre de la pensée n'est pas linéaire*. En effet, non seulement les impressions sensibles s'imposent à nous dans leur simultanéité, mais cette simultanéité même nous permet de penser : car comme il le déclare, « si nous n'avons pas plusieurs perceptions à la fois, il est impossible de raisonner et de discourir »³⁹. Une telle découverte rend désormais caduque la problématique des inversions :

Une conséquence de ce qui précède, c'est qu'il n'y a pas, et que peut-être même il ne peut y avoir d'inversion dans l'esprit, surtout si l'objet de la contemplation est abstrait et métaphysique⁴⁰.

Ce ne sera pourtant pas la dernière fois que Diderot réfléchira sur au thème de l'inversion. Tout se passe comme si ce sujet, déjà programmatique dans la *Lettre sur les sourds et muets*, lui avait permis de mettre à jour un dispositif de pensée qui lui est propre. Dans un passage des *Pensées sur l'interprétation de la nature* en effet « l'épreuve de l'inversion » concerne le discours philosophique lui-même lorsqu'il accepte de se plier à l'examen de la contradiction :

« Comme les systèmes dont il s'agit ne sont appuyés que sur des idées vagues, des soupçons légers, des analogies trompeuses, et même, puisqu'il faut le dire, sur des chimères que l'esprit échauffé prend facilement pour des vues, il n'en faut abandonner aucun, sans auparavant l'avoir fait passer par *l'épreuve de l'inversion*. En philosophie purement rationnelle, la vérité est assez souvent l'extrême opposée de l'erreur ; de même en philosophie

37. *Lettre sur les sourds et muets*, *op. cit.*, page 109 ; nous soulignons.

38. Yvon Belaval, *op. cit.*, p. 517.

39. *Lettre sur les sourds et muets*, *op. cit.*, p. 112.

40. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 112 ; nous soulignons.

expérimentale, ce ne sera pas l'expérience qu'on aura tentée, ce sera son contraire qui produira le phénomène qu'on attendait »⁴¹.

Dans son livre sur *La formation des idées esthétiques de Diderot*, Jacques Chouillet rappelait très justement que « la problématique centrale de la *Lettre* repose sur un problème de traduction : comment passer d'une *représentation*, dont tous les éléments sont immédiatement donnés, à une *expression*, nécessairement linéaire et discursive ? »⁴².

En dépit des apparences, le thème de l'inversion n'est pas étranger à cette question. Il pose en effet le problème de l'ordre relatif – mais nécessaire – pour *traduire* les perceptions en mots, et les images en discours. On ne peut abolir l'ordre dans le discours, sauf peut-être dans le cas de l'emblème poétique, mais on peut choisir l'ordre qui convient respectivement à la philosophie et à l'éloquence. Et si, paradoxalement, la poétique de Diderot, comme sa philosophie matérialiste fait une place au désordre, c'est parce qu'elle le comprend non pas comme l'absence d'ordre, mais comme une forme d'agencement de la diversité et de la multiplicité des phénomènes.

La « matière des inversions » permet encore de penser le problème plus général de la nature et des modes de production du sens. La logique de la pensée, comme la logique du langage, est linéaire ; que l'on inverse ou non l'ordre des mots, elle s'inscrit dans la succession et la durée. Au contraire, la langue poétique comme l'impression sensorielle s'affirme par négation de la logique discursive : elle dit le multiple dans l'unité, la variété dans l'immédiateté. Réfléchir sur l'inversion suppose en effet pour Diderot que l'on renverse l'ordre des phénomènes : d'abord l'impression, ensuite l'intelligence, d'abord l'image, ensuite l'idée.

Et pourtant, pris seulement comme cela, le texte semble conduire vers une *aporie*. Lorsque Diderot affirme qu'« il n'y a pas d'inversion dans l'esprit » il nous invite à dépasser ce point de vue dualiste. Si l'on peut parler, à propos de la théorie sensualiste esquissée dans la *Lettre*, d'un primat de l'image visuelle, c'est à condition de comprendre 1. Que l'image est elle-même une idée ; 2. Que l'impression visuelle, tout comme l'imagination, a une réelle valeur cognitive ; 3. Que la construction du sens est d'abord une construction des sens (sens physiques), c'est-à-dire à la fois une élaboration subjective et une *représentation*⁴³.

41. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, in *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière. Pensée XLIII (l'italique est dans le texte).

42. *La formation des idées esthétiques*, *op. cit.*, p. 149.

43. Cette dernière idée se heurtera à l'objection de Kant. Selon le philosophe allemand, comme le rappelle Élisabeth de Fontenay, l'homme connaissant ne peut, par le

La « matière des inversions » peut alors trouver son issue dans les intuitions géniales qui caractérisent la fin de l'ouvrage. Et la sortie du labyrinthe à travers lequel Diderot nous aura entraîné,

peut être comparée au conseil de ce père qui dit à ses enfants, en mourant, qu'il y avait un trésor caché dans son champ, mais qu'il ne savait point en quel endroit. Ses enfants se mirent à bêcher le champ ; ils ne trouvèrent pas le trésor qu'ils cherchaient ; mais ils firent dans la saison une récolte abondante à laquelle ils ne s'attendaient pas⁴⁴.

Stéphane PUJOL

Université de Paris Ouest Nanterre – CSLF
Collège international de philosophie

même acte, représenter et reproduire. Mais « Diderot, à travers le sourd-muet, le rêveur ou le musicien, transgresse (...) la dure loi de la philosophie critique... ». Élisabeth de Fontenay, éd. citée, p. 186.

44. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, op. cit., p. 195-196. Précisons que Diderot évoque ici non pas la philosophie au sens strict, mais la « physique expérimentale ».